



HAL
open science

Pedigree, 'petkeeping' et poésie : la selection canine chez les victoriennes

Fabienne Moine

► **To cite this version:**

Fabienne Moine. Pedigree, 'petkeeping' et poésie : la selection canine chez les victoriennes. Imaginaire racial et oppositions identitaires, L'Harmattan, pp.155-181, 2016, 978-2-343-10505-5. hal-04111932

HAL Id: hal-04111932

<https://hal.science/hal-04111932>

Submitted on 31 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

L’exploration des représentations poétiques de la fabrication de la race animale chez les femmes poètes victoriennes permet de croiser les questions de *race*, de *genre* et de *classe*, capitales dans l’Angleterre de la deuxième moitié du XIX^e siècle. N’est-ce pas la sélection de certaines caractéristiques physiques pratiquée par les éleveurs ovins et bovins pour créer une race plus performante ainsi que les travaux de Charles Darwin sur la sélection artificielle opérée par les éleveurs¹ qui donnèrent l’idée à un certain Francis Galton de transposer la sélection de traits caractéristiques des animaux aux humains ? Il dédie sa nouvelle théorie, l’eugénisme, à l’étude de l’amélioration des lignées et à la lutte contre la dégénérescence du potentiel génétique.

A travers leur poésie animalière, les victoriennes remettent souvent en cause la question de la pureté de la race qui est rarement un critère de sélection lorsqu’elles cherchent à célébrer les vertus de leur compagnon à quatre pattes. Mais les représentations poétiques des pratiques de sélection permettent aussi aux femmes poètes de porter un regard critique sur leur environnement bourgeois et domestique. Elles choisissent de mettre en place d’autres modalités de sélection, fondés sur des critères qui leur semblent plus légitimes et moins élitistes et remettent ainsi en cause la suprématie de l’origine sociale et, partant, le bien-fondé des différences entre les classes.

Cette étude ne porte que sur les spécimens canins, généreusement représentés dans les poèmes tout au long de la période victorienne. Tess Cosslett reconnaît le rôle central du chien dans les représentations victoriennes lorsqu’elle souligne que « le chien offre un ‘point de vue’ pour raconter une histoire humaine »². Teresa Mangum remarque à son tour que le chien devient un personnage important de la fiction, mais surtout qu’il acquiert une conscience de plus en plus précise. Dans les romans animaliers, les autobiographies canines fictionnelles par exemple, « les chiens de l’Angleterre victorienne [sont] saturés en subjectivité »³.

Dans un premier temps, il est nécessaire d’examiner le contexte culturel de sélection afin de mieux saisir les enjeux de la réflexion menée par les femmes dans leurs poèmes canins. La sélection des races est au cœur des pratiques scientifiques mais concerne aussi les pratiques sociales lorsqu’il s’agit de renforcer les codes de la distinction chers à la bourgeoisie victorienne. En effet, le « *petkeeping* », également fondé sur une forme de sélection de traits canins spécifiques, est pratiqué selon des critères autant esthétiques qu’émotionnels.

La seconde partie de cette étude sera consacrée à l’analyse de certains poèmes animaliers écrits par des victoriennes de la *middle class* – pour lesquelles le chien permet une forme de libération face aux contraintes sociales dues à leur sexe – et par des poètes des classes laborieuses – pour lesquels le chien incarne plutôt la possibilité d’une société sans classe. Cette étude permettra de dresser un panorama de la question de la conscience canine chez les poètes victoriennes et de revisiter les critères de sélection qui permettent de distinguer l’animal de compagnie.

De la sélection à la distinction

L’engouement pour différentes formes de sélection, processus qui permet de mettre en évidence certains traits valorisés socialement, est indissociable de l’émergence de la nouvelle bourgeoisie qui a soif de reconnaissance sociale et a besoin de construire son identité culturelle en s’appuyant sur les codes de la distinction. Cette nouvelle bourgeoisie urbaine s’approprie les pratiques culturelles les plus nobles, héritées des valeurs aristocratiques du passé, et les transpose dans son propre

¹ Darwin rassemble ses observations sur l’élevage principalement dans son ouvrage de 1868, *The Variation of Plants and Animals Under Domestication*.

² Tess Cosslett, *Talking Animals in British Children’s Fiction, 1786–1914* (Aldershot: Ashgate, 2006) 64.

³ Teresa Mangum, « Dog Years, Human Fears », ed. Nigel Rothfels, *Representing Animals* (Bloomington: Indiana University Press, 2002) 36.

univers. En sélectionnant les spécimens animaliers les plus délicats et en écartant certains individus trop fragiles ou néfastes qui ne renforcent pas les valeurs de cette nouvelle classe sociale, les bourgeois légitiment leur propre statut. Les pratiques de sélection sont ainsi utilisées comme des pratiques de distinction. Il faut choisir pour dominer et sélectionner les traits distinctifs communs pour se distinguer des autres classes sociales.

Élevage, pedigree et invention de la race

Des siècles de sélection, volontaire ou fortuite, ont donné naissance à certains spécimens plus forts ou mieux adaptés à l'environnement naturel comme à celui des humains. Lors de l'élevage, pratique ancestrale qui s'intensifie aux XVII^e et XVIII^e siècles, les meilleurs spécimens des races bovines, ovines et équines sont choisis pour établir des lignées animales, améliorer la descendance et accroître les bénéfices des ventes. Pour clarifier l'ensemble des traits sélectifs des animaux lors des concours et pour préserver le prestige acquis lors des ventes de belles bêtes dans les comices agricoles, les aristocrates qui achètent des têtes de bétail tout comme les riches propriétaires terriens et les notables qui acquièrent de nouvelles bêtes mettent en place le premier *Stud Book* en 1791, suivi du *Herd Book* en 1822 pour classer vaches et taureaux. Il s'agit de livres généalogiques établis sur le modèle du *Debrett's Peerage & Baronetage*, annuaire recensant les nobles britanniques et dont la fonction est d'établir la lignée de l'animal, c'est-à-dire son pedigree⁴.

L'obsession de la race et de sa prétendue pureté ou impureté frappe avec la même vigueur scientifiques, sociologues et éleveurs, c'est-à-dire ceux pour qui le classement permet de contrôler l'évolution des sociétés, humaines ou animales. L'exploration de la sélection canine conduit à une confusion majeure à l'époque victorienne : la « race » (ou « *breed* » en anglais) est assimilée à l'« espèce »⁵. Alors qu'il n'existe qu'une seule espèce canine, on utilise le terme de « race » pour décrire l'ensemble des traits caractéristiques communs (en fait les phénotypes). Les individus (d'une même espèce) sont ainsi considérés comme radicalement différents et doivent être classés les uns par rapport aux autres selon leur appartenance à une souche inférieure ou supérieure sur les diagrammes des éleveurs comme sur ceux des anthropologues polygénistes. Un chien de race aura une valeur économique et un statut social supérieurs à ceux d'un chien sans race. Et pourtant, le décryptage du génome canin a montré que tous les chiens étaient identiques à 99,8%. Un bâtard appartient bien sûr à la même espèce qu'un chien de race.

La sélection canine est un phénomène qui se diffuse largement dans l'Europe de la seconde moitié du XIX^e siècle lorsque le *pet-keeping*, activité ancestrale, devient une pratique culturelle majeure. Avant l'accroissement de la population urbaine et l'essor de la bourgeoisie, on dénombre peu de races canines⁶. En effet, en 1800, une quinzaine de races sont référencées. Ce chiffre passe à 40 en 1850 et à 200 en 1900. Aujourd'hui on en dénombre environ 400, mais certaines races dans un pays ne sont pas considérées comme telles dans un autre, ce qui souligne la question de la relativité et de la subjectivité inhérentes à toute forme de sélection. En fait, il y a autant de races que de raisons de se distinguer⁷ ! La fabrication d'une race est affaire de mode au XIX^e siècle conduisant à bichonner ou bien à éliminer telle ou telle espèce. Ainsi, en Grande-Bretagne, après

⁴ Ce terme toujours utilisé avec une orthographe anglaise vient de l'expression française « pied de grue » car l'arbre généalogique d'un animal ressemble à l'empreinte d'une patte de grue. « Pied de grue », tombé en désuétude dans la langue française, fut remplacé en 1828 par le terme anglais de « pedigree ». Voir Marie Treps, *Les Mots migrants. Petite histoire du français venu d'ailleurs* (Paris: Editions du Seuil, 2003).

⁵ Darwin lui-même faisait erreur en croyant qu'il y avait plusieurs races de chiens pour expliquer les grandes différences entre eux.

⁶ Sur l'histoire des races canines, voir Katharine MacDonogh, *Truffes royales: histoire des animaux de cour*, trad. Danièle Momont (Paris: Payot, 2008), Harriett Ritvo, *The Animal Estate: The English and Other Creatures in the Victorian Age* (Cambridge: Harvard University Press) et Michael Brandow, *A Matter of Breeding: A Biting History of Pedigree Dogs and How the Quest for Status Has Harmed Man's Best Friend* (Boston: Beacon Press, 2015).

⁷ Keith Thomas, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England 1500–1800* (London: Penguin, 1983) 106.

l'interdiction du *bull baiting* en 1835, de nouveaux goûts sociaux poussent les éleveurs à transformer le bull-dog pour des raisons esthétiques mais surtout sociales. D'une part, on lui ajoute des plis et on élargit son poitrail ; d'autre part, on crée en 1860 le *Bull Dog Club*⁸. Plus le chien est cher, plus le statut du propriétaire est élevé. La distinction s'entend alors la fois comme différence, marque de reconnaissance et élégance, trois caractéristiques qui définissent la bourgeoisie britannique en quête de positionnement social, d'identité et de repères culturels.

Les manipulations de la bourgeoisie

Deux nouvelles pratiques sélectives se développent à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle : l'organisation de concours canins et la création de clubs canins. Ces nouvelles pratiques culturelles résultent de la transformation sociale du chien, remanié en animal de compagnie. Aux côtés des têtes couronnées qui font concourir leurs chiens⁹, on retrouve les membres de la bourgeoisie qui exhibent leurs meilleurs spécimens tout en rehaussant leur propre prestige. La mode des concours est lancée en Angleterre au point qu'en 1900 on compte un concours par semaine¹⁰. Quant aux clubs très *selects*, ils préservent la réputation des shows, évitent la fraude lors des concours et veillent à préserver leurs membres d'une mixité sociale inappropriée. Le *Kennel Club*, premier club canin britannique possède son *Stud Book* dès 1874¹¹, puis, en 1884, son journal la *Kennel Gazette*, organe officiel de la respectabilité britannique. Clubs et concours deviennent des hauts lieux de la sociabilité bourgeoise.

Cette nouvelle bourgeoisie veut être en mesure de fixer les règles de bienséance à la place de l'aristocratie affaiblie¹². Les *dog fanciers*¹³ souhaitent accéder (au moins par procuration) à un échelon supérieur de la société. Ces bourgeois s'arrogent le droit d'être les arbitres du bon goût¹⁴. Ainsi les carlins, les colleys, les limiers, les barzoïs ou les lévriers qui prenaient jadis la pose pour le peintre¹⁵ se retrouvent désormais en première position dans les palmarès canins. Le pedigree gagnant confirme le pouvoir de l'élite argentée qui accepte volontiers de dépenser pour construire son identité et son entre-soi. Le chien devient ainsi un indicateur de réussite du modèle bourgeois. Dans son analyse du rôle de l'animal domestique au sein de la bourgeoisie française du XIX^e siècle, Kathleen Kete remarque que le chien est investi de valeurs nobles appartenant à l'aristocratie et peut ainsi résorber la fracture sociale causée par l'individualisme urbain, « rapiécant le tissu social endommagé »¹⁶. L'animal de compagnie fonctionne comme une sorte de signifiant qui circule au sein du foyer et permet d'en identifier le fonctionnement. Toujours selon Kete, l'animal en dit long sur le monde bourgeois : « Il constitue, pour les bourgeois, le moyen de parler d'eux-mêmes » (40).

⁸ Ritvo 108.

⁹ Voir MacDonogh 125-34.

¹⁰ Charles Cruft, célèbre homme de spectacle, organise en 1889 la plus grande exposition canine au monde, le *Great Dog Show*. Elle se déroule encore aujourd'hui chaque année à Birmingham au mois de mars. Pour en savoir plus sur les concours canins, voir les pages consacrées aux prix canins dans Ritvo 93-104.

¹¹ Le *Kennel Club* est fondé sur le modèle du *Smithfield Club*, crée en 1798 pour préserver la qualité de la viande et organiser les concours. La France crée son club canin, la *Société Centrale Canine* (plus connue sous le nom de « Centrale »), quelques années plus tard en 1882 et les Etats-Unis fondent l'*American Kennel Club* en 1883. Sur l'histoire des chenils en France, voir Damien Baldin, *Histoire des animaux domestiques XIX^e-XX^e siècles* (Paris: Seuil, 2014).

¹² Monica Charlot et Roland Marx soulignent à ce sujet le « mépris mêlé de jalousie et de respect [des bourgeois victoriens qui] rêvent moins de détruire l'aristocratie que de s'y intégrer en s'élevant dans l'échelle sociale ». Monicat Charlot et Roland Marx, *La Société victorienne* (Paris : Armand Colin, 1997) 49.

¹³ Les propriétaires de chiens prennent le nom de « *fancier* » du nom des *fancy dogs* ou « chiens de fantaisie » que l'on déguisait dans les cours d'Europe. Ce terme souligne aussi que la perfection recherchée n'est qu'illusion. Sur ce terme, voir Harriet Ritvo, « *Pride and Pedigree: The Evolution of the Victorian Dog Fancy* », *Victorian Studies* 29/2 (Winter, 1986) 227-53.

¹⁴ Brandow 69.

¹⁵ Voir MacDonogh 80-108 et surtout Robin Gibson, *The Face in the Corner: Animals in Portraits from the Collections of the National Portrait Gallery* (London: National Portrait Gallery, 1998).

¹⁶ Kathleen Kete, *The Beast in the Boudoir* (Berkeley and Los Angeles: U of California, 1994) 38

Pour devenir outil de promotion bourgeoise, le chien doit également incarner des valeurs exceptionnelles. Ainsi, le *petkeeping* est fondé sur une autre forme de sélection, cette fois-ci sentimentale. La flexibilité du chien en fait l'animal de compagnie rêvé, fabriqué pour devenir un modèle de fidélité, de dévouement et de sacrifice de soi. Une fois reformaté, le chien occupe une place centrale dans le foyer victorien au point d'en devenir un membre éminent. Animal facilement modifiable par croisement et contrôlable sous les effets du dressage, le chien se présente comme un double de son maître. Selon l'historien Delort,

[i]l faut d'abord noter que l'éventail très large des races et des comportements individuels à l'intérieur d'une même race permet une étroite identification ou complémentarité entre l'homme et la bête : le retraité choisira une espèce câline, l'extraverti un chien exubérant, les obsédés de l'agression se rassureront avec un doberman, les raffinés ou les parvenus exhiberont leur goût ou leur statut social aux côtés d'un spécimen rare et coûteux¹⁷.

Transition

L'analyse de la production poétique très riche permet de comprendre les interrogations des femmes au sujet de la sélection, du pedigree et des valeurs bourgeoises dans un environnement post-darwinien. De toutes classes sociales, les victorienne produisirent une immense quantité de poèmes dont la grande majorité a disparu. Ces poèmes sont pourtant des témoignages inestimables, et largement inexplorés, sur les modes de vie, les goûts, les pratiques et les controverses à l'époque victorienne. S'ils présentent souvent des points de vues consensuels, certains poèmes exposent une perspective plus progressiste, voire parfois transgressive, sur certains débats contemporains.

Cette étude genrée ne signifie pas que seules les femmes possédaient des animaux domestiques ou écrivaient des poèmes canins. Mais il existe des divergences dans les choix thématiques, génériques et stylistiques en fonction du genre du poète, souvent indicateur du type de relation entretenue avec l'animal. Les poèmes écrits par des femmes permettent d'observer ce qui se passe à l'intérieur des boudoirs, dans l'intimité de la relation entre la maîtresse et son animal de compagnie. Dans presque toutes les occurrences poétiques, le chien est construit comme un individu qui se distingue des autres représentants de son espèce et de sa race. Il s'agit d'en faire un être unique, un individu d'exception, en l'humanisant ou en révélant sa « canumanité »¹⁸. Grâce à son caractère exceptionnel, le chien est présenté comme un humain augmenté moralement.

Du pedigree racial au pedigree moral

Fictions animalières

La fiction animalière, très didactique, souligne généralement les qualités morales exceptionnelles des compagnons canins. Si le genre littéraire de la fiction animalière est satirique au cours du XVIII^e siècle, il prend une dimension morale au XIX^e siècle, véhiculant les valeurs chrétiennes et sociales chères à la société victorienne. Les nombreuses biographies et autobiographies animalières prennent la forme d'une critique sociale, présentant le monde animal comme un miroir des sociétés humaines et les valeurs morales canines comme des modèles pour les humains. *Autobiography of a Cat* (1864) de la journaliste féministe Emily Faithfull, *Confessions of a Lost Dog* (1867) de la défenseuse des droits des animaux Frances Power Cobbe ou *Black Beauty* (1877), célèbre roman d'Anna Sewell sur un cheval « déclassé » et victime de la méchanceté de ses maîtres, font partie des dizaines de romans animaliers de la deuxième moitié du XIX^e siècle qui dénoncent les inégalités sociales ou la cruauté humaine. Même 60 ans plus tard, *Flush* (1933), biographie du chien d'Elizabeth Browning rédigée par Virginia Woolf, continue à proposer une critique sociale de l'*upper middle class* victorienne à travers le comportement du chien de race.

¹⁷ Robert Delort, *Les Animaux ont une histoire* (Paris : Editions du Seuil, 1984) 472.

¹⁸ Victoria Vanneau, *Le Chien: histoire d'un objet de compagnie* (Paris : Editions Autrement, 2014) 183.

Contrairement au roman, la poésie animalière reste un champ peu exploré par la critique¹⁹ alors même que l'écriture de poèmes est une pratique beaucoup plus répandue que celle du roman, surtout chez les victorienne issues des classes laborieuses. Les poèmes sont pourtant particulièrement significatifs car leur forme courte est adaptée à la représentation des instants de connivence présentés sous la forme d'épisodes amusants ou émouvants. Le poème permet d'entrer rapidement dans l'intimité du couple formé par le chien et la maîtresse, parfois grâce à la superposition des identités et des voix. En interrogeant le type de relation qui peut se nouer entre chiens et maîtresses, le poème canin apporte un éclairage sur les pratiques sociales, sur la domesticité victorienne et sur les relations entre les sexes. En parallèle, le démantèlement de la primauté du pedigree permet de dénoncer, souvent avec humour, certaines formes de domination domestique ou sociale.

Eloge du bâtard

Alors que la race canine s'impose dans la société et dans ses représentations comme marqueur social de la différence, on perçoit certaines voix dissidentes, notamment chez les poètes, qui remettent en cause la prédominance de la race, synecdoque de la classe, comme critère sélectif de distinction. « Les races ne sont rien de plus que des inventions » (46); rappelle Michael Brandow. Ainsi, le « *cur* », le « *tramp* », le « *mutt* », le « *mongrel* » ne sont pas moins « chien » que celui qui est issu de la consanguinité ou des croisements volontaires !

Le caractère sauvage et indompté du bâtard est particulièrement prisé par les poètes qui appartiennent à la classe ouvrière et qui, généralement, ne sont pas professionnelles. On peut identifier une forme de connivence entre le bâtard, tout en bas de la hiérarchie des races, et celle qui reste évincée des réseaux officiels de production artistique pour des raisons économiques ou sociales. Ainsi le bâtard, exclu des pratiques de respectabilité, a-t-il tout loisir d'entraîner sa maîtresse dans des escapades interdites. Selon Marjorie Garber, dans *Dog Love*, le bâtard est un « *self-made dog* »²⁰ qui se moque des contraintes sociales et conduit sa maîtresse à la transgression. Alors que les chiens sont errants dans les épopées romanesques, traversant de multiples aventures qui les conduisent à des sommets de douleur jusqu'aux retrouvailles finales avec leur maître ou maîtresse dont ils avaient perdu la trace, ceux qui figurent dans les poèmes veulent échapper, au même titre que leurs maîtresses, aux conventions sociales assignées par la classe sociale et par le sexe.

Les exemples de joyeuses équipées sont nombreux, à commencer par l'élégie de la chartiste Eliza Cook (1818-1889) en l'honneur de son chien préféré, « Old Pincher ». Elle y présente la liberté de mouvement comme la conséquence de l'affranchissement de la race ou de son équivalent humain, la classe. Pincher a été sauvé de la pendaison par la jeune Eliza qui voit en lui bien plus qu'un « *gold-purchased toy* ». Pour les hommes, Pincher n'était que « *brute* » ou « *cur* » alors qu'Eliza n'adopte pas les mêmes critères de sélection. Sans valeur marchande ni prestige, le chien est pourtant choyé comme un bien précieux :

Poodle, spaniel, and grayhound, were brought for my care,
Of beauty and breed reckoned preciously rare;
But the playmate of infancy, friend of my youth,
Was linked with a lasting affection and truth.²¹

¹⁹ Outre Tess Cosslett et Teresa Mangum citées plus haut, on pensera à Monica Flegel, *Pets and Domesticity in Victorian Literature and Culture: Animality, Queer Relations, and the Victorian Family* (New York: Routledge, 2015); Margo DeMello (ed), *Speaking for Animals: Animal Autobiographical Writing* (New York: Routledge, 2013) ou encore à Beryl Gray, *The Dog in the Dickensian Imagination* (Farnham: Ashgate, 2014).

²⁰ Marjorie Garber, *Dog Love* (New York: Touchstone, 1996) 201.

²¹ Eliza Cook, « Old Pincher », *The Poetical Works of Eliza Cook* (London: Frederik Warne and Co., 1870) 103. Tous les poèmes de Cook sont tirés de cette édition.

La proximité sentimentale des deux êtres les conduit à partager certains instants de vie, moments de gloire pour tous les deux, véritables sottises pour ceux qui les associent sous l'expression de « that dog and that girl » et cherchent à les punir. Ils ont piétiné les tulipes et se sont attirés les foudres du jardinier. Obsédé par la classification et l'ordonnement des espèces, celui-ci étouffe les êtres qui grandissent en dehors des limites de la bienséance.

La fidélité et l'amour canins ne sont jamais perçus comme des formes d'oppression ni la domestication comme une sorte d'esclavage comme l'indique le recours aux affixations dans la citation suivante ; il s'agit plutôt d'une co-dépendance sentimentale. Le chien est le partenaire volontaire de la rébellion menée contre l'ordre domestique sinon social :

Unkenned and chainless, yet truly he served; (mes italiques)
No serfdom was known, yet his faith never swerved:
A dog has a heart – secure that, and you'll find
That *love* even in brutes is the safest to bind. (102)

La critique sociale s'intensifie dans « To 'Bran' » qui déconstruit point par point les qualités soi-disant intrinsèques d'un chien de race. Malgré sa filiation prestigieuse, « a blazoned descent », ce chien n'est pas digne de recevoir les honneurs d'un sonnet ni d'une autobiographie ; contrairement à Pincher et à Dobbin, son fidèle poney, auxquels Cook consacre plusieurs poèmes autobiographiques laudatifs, Bran n'est mentionné que dans ce poème soi-disant élogieux mais résolument ironique. Cook prétend faire le blason du chien, en commençant par l'identification de sa lignée, comparable aux classifications claniques écossaises ; mais du panégyrique, elle glisse vers la diatribe contre le sang bleu, souillé par la bassesse de son vrai caractère :

From the breed of the Gordons and old Glengary,
The noblest of hunters – the fleet and the wary;
But like many with pedigree rare, and brave,
You've a *taint* of something base – (mes italiques)
You've been stealing the bacon – you know you have,
Dog of an ancient race. (546-7)

En renversant chaque qualité, Cook montre que les valeurs du chien ne sont qu'artifices. Les qualités de chasseur du lévrier, longuement décrites dans la strophe 2, sont vite dénigrées lorsqu'elles en font un fieffé voleur : « But why did you swallow that pound of butter/ Dog of an ancient race? » (547). La beauté de son pelage lui confère élégance et raffinement mais que valent ces marques de distinction lorsqu'il les met à profit pour s'introduire dans le garde-manger ? Grâce à son œil de fin limier, il traque ses proies avec habileté mais à l'heure du repas, c'est « a sad 'stealing glance' » (547) qu'il lance aux plats qui passent près de lui. Enfin, il sait donner de la voix, ou plutôt du palais (« give tongue »), lorsqu'on le laisse seul avec une bonne côtelette. Derrière la frivolité du sujet, c'est bien une critique sociale que la chartiste adresse à ceux qui confondent titre de noblesse et noblesse d'âme : « And so I suppose while 'High blood' is in vogue,/ We must patiently wink at a well-bred rogue » (548). Alors que Cook conclut chaque strophe par l'anaphore ironique « Dog of an ancient race », elle remplace le terme de « chien » par celui d'« homme » dans le dernier vers : « Who stole the bacon, forsooth,/ *Man* of an ancient race? » (548). Le chien au sang bleu usurpe tout autant le pouvoir que l'aristocrate qui s'approprie les biens d'autrui.

Le chien, cet homme parfait

Dans l'ensemble des poèmes qui remettent en cause la validité du pedigree, le *canis familiaris*, si proche de son maître, devient le miroir grossissant de ses vices ou de ses vertus. De compagnon fidèle à partenaire idéal, il n'y a qu'un pas rapidement franchi par celles qui se servent de leur chien pour commenter et parfois condamner la romance victorienne. En lisant le poème animalier comme

une « métanarration sur les sujets les plus profonds »²², on réalise qu'il en dit long sur les rapports entre les sexes. Il présente souvent un modèle de couple plus équilibré et moins hiérarchisé que celui de la romance hétérosexuelle car le duo interspécies est fondé sur un échange affectif harmonieux loin des normes patriarcales. Non plus fruit d'une *sélection*, mais être d'*exception*, le chien révèle ainsi un pedigree moral impeccable qui fait de lui presque un homme parfait.

Les poèmes canins mettent souvent en évidence certains traits caractéristiques sélectionnés pour des raisons morales et sentimentales. Pour Kathleen Kete, le chien devient une « une machine à aimer » (55), aussi bien celui qui donne que celui qui reçoit de l'amour, sentiment omniprésent dans le monde des victoriens. Amour filial, passion romantique, respect de la patrie, force de l'amitié, sens du sacrifice : telle est la gamme de sentiments affichés dans les poèmes²³. L'affection canine est valorisée de manière à positionner les chiens au sommet de la hiérarchie animale mais surtout sur l'échelle anthropomorphe de la vertu. Ils peuvent ainsi être comparés et souvent opposés aux humains, en particulier aux hommes.

Dans la plupart des poèmes canins, la machine à aimer s'active pour transformer les situations sociales en discours sentimental. Le portrait du chien au grand cœur dépeint une forme de masculinité non hégémonique, fondée sur des actes vertueux plus que sur des démonstrations de force. Le chien augmenté moralement, grâce à l'attribution de qualités chevaleresques, est construit comme un homme parfait aux yeux des victoriennes. Le poème se présente souvent aussi comme une dénonciation de certains comportements masculins inappropriés qui conduisent à la domination symbolique des hommes sur les femmes. Par exemple, « Monsieur Henry and His Dog » de l'écossaise Mrs Murray dénonce avec ironie la violence domestique :

When I saw Monsieur Carlo, your joy and your pride,
Just wander a moment in sport from your side,
I thought when your blows to your friend were so rife,
It is thus you would manage a beautiful wife.²⁴

Le courage et la fidélité du chien, valeurs courtoises, sont sans surprise placés au centre des poèmes. Présentées comme des créatures de Dieu, les chiens montrent l'exemple aux humains, êtres faibles et égoïstes. Le meilleur ami de l'homme devient meilleur que lui. Les chiens sauveteurs occupent une place de choix dans plusieurs poèmes qui présentent les actes de bravoure de Saint-Bernards auxquels les victoriens vouent un vrai culte, au point de voir en eux une figure christique, comme dans « The Dog of the Alps » d'Eliza Cook : « 'Tis the dumb and the faithful, the saviour of many, / The brave and the beautiful dog of the Alps » (316). Mais ce sont surtout les hauts faits de ceux qui ne sont pas dressés à secourir des personnes en détresse et agissent par instinct, ou, encore mieux, par conscience morale, qui sont décrits dans les poèmes. Contrairement aux actions héroïques souvent fabriquées par la légende, les actes de bravoure des chiens restent discrets, puisque ni ils ne cherchent à se distinguer ni ils ne réclament trophée, gloriole, ou blason. L'héroïsme du quotidien n'est jamais négligé, comme dans « The Faithful Dog » de Gerda Fray ou dans « The Collie Dog » de Free Lance qui raconte comment un colley sauva courageusement un enfant tombé sur la voie ferrée :

[...] The train crashed o'er
The noble self-forgetful friend of man,
And left it Dead upon the rails.

²² Jennifer McDonnell, « A la lisière de l'humanité. Chiens, affect et division des espèces dans l'Angleterre du XIXe siècle », *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivité, Travaux de Sciences Sociales* 218, ed. Annick Dubied, David Gerber et Juliet J. Fall (Genève: Droz, 2012) 124.

²³ Selon Ritvo, la dimension didactique et morale des récits animaliers est omniprésente depuis le XVIII^e siècle. Voir Harriet Ritvo, « Learning from Animals: Natural History for Children in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », *Children's Literature* 13 (1985) 72-93.

²⁴ Mrs Murray (Joanna Gregory Laing), « Monsieur Henry and His Dog », *Poems by Late Mrs Murray* (Edinburgh: J. Gardner Hitt, 1894) 85.

But the fame of that good deed spread
O'er the world and made it better.²⁵

En plus du manque de courage et de l'infidélité des hommes, c'est aussi l'absence de moralité qui est dénoncée. Dans un de ses poèmes pour enfants, « Three Companions », Dinah Craik (1826-1887) présente le chien, flanqué de la narratrice et d'un bébé, comme plus vertueux qu'un homme puisqu'il se conduit en parfait gentleman. L'affabilité poussée jusqu'à la soumission en fait l'homme parfait auquel Craik oppose la brute humaine, double bestial du chien distingué :

Baby's a little lady,
Dog is a gentleman brave:
If he had two legs as you have
He'd kneel to her like a slave;
As it is he loves and protects her,
As dog and gentleman can;
I'd rather be a king doggie,
I think, than a brute of a man.²⁶

L'homme doit apprendre du chien qui possède toutes les qualités morales, rarement rassemblées chez un seul humain. Les colleys de Julia Kerr Yellowlees (18?-1888) donnent une leçon aux humains rabaissés au rang d'élèves :

[...] It may be
That silently to you and me,
These members of the canine race,
With gentle dignity and grace,
Bring some true lessons. Let us bend
Our too proud natures, and attend,
Despising not (if learning aught)
To be by even a collie, taught.²⁷

Avec l'écossaise Dorothea Ogilvy (1823-1895), le chien prend une allure de héros aux distinctions multiples. Dans « On 'Ned' a Favourite Dog », le chien ne doit pas son pedigree à sa race, sans doute *border collie*, mais à la noblesse de son caractère : « A rise upon his head high lineage shows »²⁸. Le terme de « *favourite* » est régulièrement présent dans les titres de poèmes animaliers au XVIII^e et au XIX^e siècle. Au XVIII^e siècle, l'usage du terme est généralement satirique même si c'est aussi à cette époque qu'émerge une forme d'empathie envers les animaux²⁹. Par exemple, « Ode on the Death of a Favourite Cat » de Thomas Gray (1716-1771), raconte comment Selima, la chatte goulue d'Horace Walpole, se noya dans un bocal à poissons. Ce poème est un mélange de moquerie sexiste et de compassion, comme le sont souvent les poèmes animaliers avant le développement de la poésie sentimentale³⁰. Un siècle plus tard, il ne s'agit plus du tout de s'exercer au mot d'esprit sur le dos du chien, puisque le terme de « *favourite* » retrouve sa connotation initiale dans l'éloge qu'en fait sa maîtresse ; le poème met également en valeur certains traits sélectionnés lors de la compétition pour une place éminente de « favori » au sein de la famille bourgeoise. Contrairement à Thomas Gray qui conclut son poème en regrettant que « A favourite has no friend », Ogilvy insiste sur l'affection que lui portent tous les membres de la famille. L'appellation

²⁵ Free Lance (Miss Gray), « The Collie Dog », *Border Rhymes* (Hawick: James Edgar, 1899) 181.

²⁶ Dinah Mulock Craik, « Three Companions », *Children's Poetry by the Author of « John Halifax, Gentleman »* (London: Macmillan and Co., 1881) 116.

²⁷ Julia Kerr Yellowlees, « My Collies », *Poems* (Edinburgh: Robert R. Sutherland, 1889) 103.

²⁸ Dorothea Maria Ogilvy, « On 'Ned' a Favourite Dog », *Poems* (Edinburgh: Edmonston & Douglas, 1873) 208.

²⁹ Voir Thomas, principalement le chapitre IV intitulé « Compassion for the brute creation » 143-92.

³⁰ Ingrid H. Tague, « Dead Pets: Satire and Sentiment in British Elegies and epitaphs for Animals », *Eighteenth-Century Studies* 41/3 (2008) 289-306.

de « héro » dans le dernier vers, « Would you the hero see? Come hither, 'Ned'! » (209) est à peine teintée d'ironie, puisque la liste de qualités et de vertus atteste bien la valeur de l'animal.

Le chien de Mrs Campbell dans « The Mastiff and the Cur » (1861) est également l'incarnation des vertus victoriennes. Gros dogue de garde, il ne ressemble pas aux chiens dressés pour les combats contre les taureaux puisqu'il refuse d'affronter les faibles et prend l'apparence d'un preux chevalier chrétien (« Christian knight »). La dignité du dogue, qualifié aussi de « *favourite* », ne provient pas de la noblesse de sa race canine, qui ne ferait de lui qu'un adversaire redoutable, mais bien des vertus chrétiennes que cet individu possède naturellement. Il est comparé aux rois bibliques dont la force morale n'est jamais entachée par l'usage de la force physique :

Desire of power is little,
For the sake of power alone;
And those who've wished, and wielded it,
Have ever « little » shown,
There is an inner rising,
An upward-bearing power,
Which, to ourselves uprising,
Gains David's own « High Towers »;³¹

Dans ce poème, le chien est présenté sous l'angle de la masculinité héroïque, prenant l'apparence d'un demi-dieu ; mais il occupe souvent la place du conjoint parfait dans des poèmes qui mettent en valeur une masculinité bienveillante et qui idéalisent le foyer bourgeois. La sexualité animale, généralement cachée ou censurée dans la fiction animalière, refait surface dans le poème à travers la relation humain/animal. Contrairement au roman canin picaresque dans lequel le sexe de l'animal est peu significatif³², celui-ci est très important dans le poème qui devient une réécriture de la romance hétérosexuelle : l'animal de sexe masculin fonctionne comme le compagnon modèle d'une maîtresse désœuvrée ou valétudinaire.

Dans deux poèmes sur son épagneul bienaimé, Elizabeth Barrett Browning (1806-1861) présente Flush comme le partenaire idéal : il prend soin d'elle avec une patience admirable, bien supérieure à celle d'un partenaire masculin. « To Flush, My Dog » ressemble à un poème courtois en faisant le blason des parties du corps et des vertus du chien. Mais Barrett Browning en inverse les codes, féminisant ou démasculinisant l'être aimé, placé en position d'objet du désir :

Leap! Thy broad tail waves a light,
Leap! Thy slender feet are bright,
Canopied in fringes;
Leap – those tasselled ears of thine
Flicker strangely, fair and fine,
Down their golden inches.³³

Ici, Flush aime plus sa maîtresse que d'ordinaire ses congénères n'aiment les humains ; en retour, elle l'aime plus qu'on aime généralement les animaux domestiques :

And because he loves me so,
Better than his kind will do
Often, man or woman,
Give I back more love again
Than dogs often take of men. (258)

Les parallèles entre chien et homme, entre homme et femme ainsi que la répétition lexicale du terme « *love* » sèment la confusion dans les identités sexuelles et entre les espèces, faisant de ce

³¹ Louisa Campbell, « The Mastiff and the Cur », *One Hundred Voices from Nature, or Apples of Gold in a Net-Work of Silver* (London: Longman & Co, 1861) 100.

³² Voir Mangum, « Dog Years, Human Fears » 43.

³³ Elizabeth Barrett Browning, « To Flush, My Dog », *The Works of Elizabeth Barrett Browning* (Ware: Wordsworth Editions, 1994) 257. Tous les poèmes d'Elizabeth Barrett Browning sont tirés de cette édition.

poème canin un véritable épithalame. Pour certains, l'amour du chien et pour le chien est une véritable forme d'amour et non « une répétition de l'amour »³⁴. Le second sonnet, « Flush, or Faunus », entretient l'ambiguïté en comparant Flush à Faunus, divinité mi-homme mi-chèvre, généralement associée aux Lupercales, fêtes de la fécondité :

When from the pillow, where wet-cheeked I lay,
A head as hairy as Faunus, thrust its way
Right sudden against my face, - two golden-clear
Great eyes astonished mine, - a drooping ear
Did flap me on either cheek to dry the spray! (333)

Dans les deux poèmes, Flush s'approche subrepticement de l'invalidée alitée, « crept and crept, / Next a languid cheek that slept » (333) comme dans le lit nuptial d'une belle endormie. Le chien est à la fois personnifié et érotisé lorsqu'il occupe la position de garde malade et d'amant, les soupirs de la narratrice pouvant être interprétés comme l'expression de la douleur ou de la passion amoureuse :

This dog only, watched in reach
Of a faintly uttered speech,
Or a louder sighing. (« To Flush, My Dog », 257)

Il est logique que le réconfort apporté par l'animal de compagnie soit regretté à sa mort. La disparition du chien donne lieu à de nombreux poèmes élégiaques ou d'épithaphes qui permettent l'effusion cathartique. Mais ils donnent aussi lieu à une réflexion sur la conscience animale dans laquelle sont démantelés principes de sélection et systèmes de valeur. Ils prennent la forme de spéculations philosophiques ou religieuses en réaction à la théorie des animaux-machines de Descartes ou à l'opposition stricte entre instinct et intelligence. Les femmes poètes s'inscrivent ainsi dans les débats sur les inégalités entre les espèces et s'interrogent sur l'existence d'une âme animale.

De Darwin à Durand: conscience et âme animales

Les spéculations autour de la conscience animale qui se développent surtout depuis le XVIII^e siècle tendent à réduire le clivage entre les espèces selon l'idée qu'elles font partie d'une même communauté morale et sentimentale. Toutefois la question de la raison chez les animaux continue à opposer les partisans du droit des animaux qui s'insurgent contre les actes de barbarie et ceux qui justifient la domination de la nature par l'homme, ne voyant dans les bêtes que des machines insensibles. Même l'Eglise protestante est partagée sur la question, soutenant la position théologique selon laquelle l'homme est au sommet de la chaîne du vivant mais défendant l'idée que tous les êtres vivants appartiennent à la grande famille chrétienne.

La longue tradition anglaise du *petkeeping* en Angleterre renforce la protection des animaux, en s'appuyant sur l'existence de leurs émotions et de leurs droits³⁵, et favorise l'émergence des thèses darwiniennes sur le continuum entre les espèces et sur l'intelligence animale³⁶. Avec *La Filiation de l'homme* en 1871 et *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* en 1872, Darwin ajoute une caution scientifique au débat sur les émotions et sur le sens moral chez l'animal. Nombreux alors sont celles et ceux qui défendent l'idée que les chiens ne sont plus des machines, que l'instinct n'est plus suffisant pour expliquer le comportement canin et que les émotions et la raison animales sont pleinement justifiables par la science, la philosophie ou la morale. Mais nombreux aussi sont ceux pour qui la figure canine permet de défendre des idéologies opposées, en

³⁴ Voir McDonell à propos de *Dog Love* de Marjorie Garber 128.

³⁵ Voir Thomas 141-42.

³⁶ Voir Paul White, « Becoming an Animal: Darwin and the Evolution of Sympathy », *After Darwin: Animals, Emotions, and the Mind*, ed. Angélique Richardson (Amsterdam: Rodopi, 2013) 112-35.

faveur du progrès social ou au contraire pour le maintien d'une société de classes³⁷. L'affaire du chien brun de Battersea, longuement analysée par Coral Lansbury, illustre la complexité du débat animal qui se poursuit au début du XX^e siècle et cristallise les peurs et les passions d'une société fondée sur les hégémonies et les rivalités entre classes mais aussi entre sexes³⁸.

Les femmes poètes apportent leur contribution aux débats culturels, scientifiques et théologiques autour de la conscience animale en transcrivant leurs observations empiriques faites dans l'intimité des boudoirs. Même si elles ne grossissent pas toujours les rangs des anti-vivisectionnistes, elles corroborent l'idée que les chiens ne sont pas des machines puisqu'ils sont dotés d'une forme de raison qui dépasse leur simple instinct mécanique. Pour défendre l'intelligence animale, elles font référence à la « sagacité » du chien, premier pas vers la reconnaissance des spécificités intellectuelles canines³⁹. Ce terme qui renvoie à la fois à la finesse de l'odorat et à la vivacité d'esprit fait le lien entre les fonctions physiques et mentales de l'animal et permet de s'aventurer avec précaution sur le terrain de la raison.

L'étape suivante consiste à envisager l'existence d'une âme, et éventuellement d'en considérer l'immortalité. Avec la théorie de l'évolution qui pose le principe d'un continuum du vivant, il est possible de remettre en question certains dogmes religieux et moraux qui favorisent l'anthropocentrisme. La possession d'une âme, ou du moins d'une sensibilité à envisager l'invisible, n'est peut-être plus le privilège des humains. Dans la célèbre anecdote du parasol dans *La Filiation de l'homme*, Darwin n'attribue-t-il pas au chien une forme de perception de pouvoirs spirituels⁴⁰ ? En accordant une conscience et parfois une âme à leurs animaux de compagnie, les victorienne les présentent comme des *individus* et non plus comme des *spécimens*. Après avoir sélectionné certains traits positifs chez leurs chiens, les poètes établissent un nouveau pedigree ; cette fois-ci il ne s'applique plus à leur race mais à leur être tout entier, presque à leur « personnalité ».

Dans leurs poèmes canins, les femmes examinent les questions de la conscience et de l'existence de l'âme à travers l'éloge *post-mortem* de leur animal de compagnie. L'examen de certaines élégies canines montre une évolution significative dans la perception des caractéristiques exceptionnelles de l'animal de compagnie. L'élégie animale du XVIII^e siècle est renouvelée au siècle suivant lorsque de nouvelles questions éthiques s'ajoutent au simple éloge des qualités traditionnelles. Les élégies canines font alors référence au caractère d'exception du chien, transformant les inclinations sélectives, fondées sur la race et le pedigree, en affinité électives, construites sur les spécificités et la « personnalité » du chien. Les élégies en l'honneur des chiens d'exception insistent d'abord sur leur fidélité exemplaire. Au début de la période, l'élégie d'Eliza Cook « On the Death of a Favorite Hound » (écrit autour des années 1850) fait référence à leur camaraderie mémorable malgré leur nature différente. Qualifié de « *old brute* » ou de « *poor dumb thing* », termes qui nient la possibilité d'une conscience animale, il n'en possède pas moins des qualités exceptionnelles, même chez l'humain : « there was he/ True as few else but dogs can be » (300).

Les poèmes élégiaques font l'éloge des chiens qui éprouvent des sentiments calqués sur ceux de la famille victorienne idéalisée. Dans « Mourning and Unmourned », un poème de 1877 d'Australie (1845-1890)⁴¹, une femme assise sur les marches d'un refuge pour pauvres pleure la mort de son chien, unique compagnon et double de l'enfant qu'elle n'a jamais eu. Ce n'est pas pour son

³⁷ Par exemple, pendant les révolutions, de nombreux massacres d'animaux domestiques sont perpétrés sous prétexte qu'ils symbolisent le pouvoir aristocratique ou royal. Voir Macdonogh, 252-5. Voir également Baldin et l'utilisation du droit animal dans les luttes idéologiques entre la gauche et la droite françaises dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

³⁸ Voir Coral Lansbury, *The Old Brown Dog: Women, Workers, and Vivisection in Edwardian England* (Madison: The University of Wisconsin Press, 1985).

³⁹ Voir Thomas 119.

⁴⁰ Charles Darwin, *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*; préface de Patrick Tort ; traduction coordonnée par Michel Prum (Paris : Institut Charles Darwin International ; Ed. Syllepse, 1999) 180.

⁴¹ Il s'agit du pseudonyme de la poète Emily Manning Heron, née en Australie.

pedigree racial qu'elle l'aimait puisqu'il est décrit comme « a mongrel cur », donc doublement bâtard, mais pour sa grandeur d'âme : « He would soothe her heart with his sympathy dumb/ And watch her with care unfailing ». ⁴² Véritable « machine à aimer », il comble le vide sentimental laissé par la disparition de toute relation humaine et peut occuper le rôle de l'enfant mort, offrant par sa mort celui de mère à sa maîtresse. La fidélité que symbolise le chien dépasse les limites de l'existence humaine puisqu'il incarne le deuil sans fin, sentiment et pratique inspirés du modèle de Victoria qui fit le deuil d'Albert pendant 50 ans :

Pet dogs were necessarily prominent as living and breathing *memento mori*. The dog's short life, its devoted affection and loyalty, and above all its cherished status as a dependent pet and undeniable member of the family, all made it a specially convenient emblem of the loss of all loved ones ⁴³.

La question du corps du chien devient centrale dans les poèmes des années 1870 puisqu'elle permet d'aborder le thème de la sépulture, frontière symbolique entre le monde physique et l'au-delà. Dans son recueil d'élégies, l'Écossaise Catherine Macleod rédige « In Memoriam », poème en l'honneur de Pinn. Le corps absent s'incarne encore dans les strophes qui décrivent les lieux où l'on ne le voit ni ne l'entend plus. Le poème qui s'achève sur la description de la tombe du chien et sur son épitaphe indique que la question de la sépulture du chien doit être abordée puisqu'on lui reconnaît des dispositions plus que simplement canines :

Now in deep grave my dog is laid,
On bed of leaves by Bella made;
And as we towards the greenhouse go,
A little boulder-stone we'll show,
And say, « Poor Pinn lies here below! » ⁴⁴

Ainsi Pinn sera enterré en lieu saint puisqu'il a occupé les fonctions dictées par Dieu de « Associate of the human race, / Protector, guardian, faithful guide » (31).

Les chiens sont enterrés dans les jardins depuis bien longtemps, comme Boatswain, le terre-neuve de Byron, mis en terre dans le jardin de la maison familiale à Newstead Abbey. Mais c'est autour des années 1880-1890 que la difficulté de la sépulture canine se pose aux autorités. Autrefois enfoui dans une fosse commune, le corps du fidèle compagnon est désormais déposé dans les cimetières animaliers. Les lois hygiénistes et l'interdiction d'inhumer les animaux avec les humains conduisent à la construction de ces lieux de sépulture partout en Europe. Le duc de Cambridge fonde le premier cimetière des chiens à Hyde Park en 1880 et la journaliste féministe française Marguerite Durand (1864-1936) lui emboîte le pas en 1899 lorsqu'elle inaugure le cimetière de l'île des Ravageurs à Asnières. La construction de sépultures canines est le signe qu'une étape supplémentaire est franchie dans la reconnaissance du caractère exceptionnel de l'individu canin. Il est désormais accueilli parmi les élus de l'au-delà. Selon Howell, les épitaphes du cimetière des chiens de Hyde Park rappellent souvent le rôle de psychopompe du chien, toujours fidèle, qui attend son maître pour des retrouvailles *post-mortem*. En citant l'épitaphe sur la tombe d'un chien enterré en 1901, il souligne l'espoir placé en lui :

When our lonely lives are o'er
And our spirits from this earth shall roam
We hope he'll be there waiting
To give us a welcome home. ⁴⁵

⁴² Australie (Emily Australie Manning Heron), « Mourning and Unmourned », *The Balance of Pain, and Other Poems* (London: George Bell and Sons, 1877) 115.

⁴³ Howell 8.

⁴⁴ Catherine Macleod, « In Memoriam », *A Memorial for the Friends: Being Some Occasional Thoughts in Verse by the Late Catherine Macleod* (Edinburgh: T. and A. Constable, 1875) 31.

⁴⁵ Cité par Howell 10.

En France, pays catholique, il est difficile de cautionner l'existence et la survie de l'âme canine, sauf en s'appuyant sur le spiritualisme. Ainsi, plutôt que les retrouvailles au paradis, les épitaphes du Cimetière des chiens privilégient le lien familial qui soude chiens et maîtres⁴⁶.

Les poèmes qui illustrent cette pratique ajoutent aussi une réflexion sur le sens philosophique et moral de l'enterrement canin. Le recueil de poèmes de Elizabeth Haigh Gilstrap (1822-1891) contient une élogie en l'honneur de son Skye Terrier, mort 21 ans plus tôt⁴⁷. Le poème date probablement de la même année, 1873, compte tenu des vives émotions qui y sont relatées. La question du corps du chien est centrale dans la séquence poétique qui est composée d'une photographie de l'auteure avec Squib, de l'élogie et de l'épitaphe, elle-même constituée de plusieurs niveaux, le texte et le jardin étant insérés dans le cadre du monument où est enterré le chien. Le corps du chien visible sur la photographie disparaît peu à peu, présent encore en filigranes dans des descriptions qui reproduisent son évanescence progressive, pour enfin se désincarner totalement dans la figuration de la tombe. C'est en enterrant le chien que les poétesses chrétiennes lui ouvrent les portes du paradis. En effet, les poèmes qui mettent en scène la mort canine puis sa sépulture préparent la possibilité de l'existence d'une âme. Selon l'historien Eric Baratay, l'inhumation des chiens permet de valider « leur entrée dans l'économie du salut »⁴⁸.

Selon l'historien Philip Howell, les déçus de la science et de la théologie ainsi que les partisans du spiritualisme entretiennent l'espoir d'un paradis construit sur un autre modèle social, un au-delà où la réunion avec l'animal de compagnie est possible⁴⁹. Il illustre son propos en faisant référence à un texte de Frances Power Cobbe (1822-1904), militante des droits des animaux, dans lequel elle soutient que la vie animale ne peut pas finir avec la mort. Elle ne croit pas que l'animal soit doué de raison mais elle soutient qu'il doit y avoir « quelque chose », une forme d'âme, qui persiste après la dissolution de son corps, compte tenu des souffrances qu'il a endurées sur terre⁵⁰. C'est ainsi qu'au tournant du siècle, un pas supplémentaire est franchi avec la validation de l'âme animale. Mais les poètes n'ont plus besoin de mettre en scène la mort animale pour évoquer cette question puisque la simple observation des qualités singulières indique que l'animal possède un je-ne-sais-quoi exceptionnel.

Violet Fane⁵¹ (1843-1905) apporte à plusieurs reprises sa contribution à la réflexion sur la possibilité d'une âme. Contrairement à ceux de sa classe sociale qui expliquent les mérites de leur chien par leur pedigree, cette aristocrate anglaise ne tient pas compte de la race pour démontrer l'existence d'une âme chez ses chiens remarquables. Deux sonnets sur Niko écrits en 1896 prennent la forme d'une démonstration logique du caractère exceptionnel de son chien, pékinois ou chow-chow, deux races chinoises très prisées au tournant du siècle. Le premier sonnet, « To Niko », raconte l'arrivée de Niko, offert pour reconforter la poète dans un moment de grande douleur. L'octet décrit d'abord le caractère incongru du chien asiatique dans son nouvel environnement anglais, puis le sizain montre les formidables capacités thérapeutiques du chien qui redonne vie aux êtres grâce à « some pow'r Superior to man's »⁵². Dans le deuxième sonnet, « Niko's Faith », Fane

⁴⁶ Elles soulignent souvent la souffrance de perdre un enfant comme cette épitaphe : « Sophie mon bébé (un épagneul), nous avons 17 ans d'amour. Toi et tes petites sœurs vous avez remplacé l'enfant que je n'ai jamais eu. Je t'aime à jamais, ta petite mère ».

⁴⁷ Elizabeth Haigh Gilstrap, « Lines to My Skye Terrier Dog, Squib », *The Harp of Colne* (Printed by the Ikeston Pioneer Printing Company, 1894).

⁴⁸ Eric Baratay, « De l'équarissage à la sépulture. La dépouille animale en milieu catholique: l'exemple français » in *La Sépulture des animaux: concepts, usages et pratiques à travers le temps et l'espace. Contribution à l'étude de l'animalité* (Liège: Université de Liège, 2001) 30.

⁴⁹ Voir Philip Howell, « A Place for the Animal Dead: Pets, Pet Cemeteries and Animal Ethics in Late Victorian Britain », *Ethics, Place and Environment* 5/1 (2002) 17.

⁵⁰ Voir Cobbe, « The Consciousness of Dogs » (*Quarterly Review* 83, 418-51) citée dans Howell 14-5.

⁵¹ Il s'agit du pseudonyme de la baronne Montgomerie Currie.

⁵² Violet Fane, « To Niko », *Under Cross and Crescent: Poems by Violet Fane* (London: John C. Nimmo, 1896) 82.

explique que Niko possède une foi parfaite. Mais elle n'est pas fondée sur la notion de péché, de châtement et de la peur de la mort, « *deeming life all sweet/ And love eternal, only eat and drink/ And merry-make, and know not you must die!* » (83). Sa véritable foi, c'est l'amour pour sa maîtresse qui prend une forme spirituelle.

Fane poursuit son introspection de la psychologie canine avec « 'Only a Dog' ». Les guillemets qui encadrent le titre soulignent le caractère ironique de la déclaration. Comment peut-on penser qu'il s'agit d'un vulgaire chien alors que son comportement et ses émotions indiquent clairement qu'il est exceptionnel ? Alors que l'on dit que les chiens n'ont pas d'âme, Fane s'attache à démontrer qu'elle existe et surtout qu'elle n'est pas si différente de la nôtre :

Is it not that same spark which [...]
[...] animates with flame
The greatest and the lowest that enjoy
This breath of life, which might have seem'd the same
In man and beast, but for the outer shell,
The special mechanism that controls
And thro' each subtle valve of nerve and cell
Elaborates what mortals call their « souls »?⁵³

Selon Fane, cette étincelle témoigne de la présence d'une âme chez tous les êtres vivants, celle du chien s'exprimant tout particulièrement à travers l'amour qu'il est capable d'offrir. La référence à la mécanique biologique est une critique de l'animal-machine de Descartes, simple assemblage de rouages sans conscience et *a fortiori* sans âme. Dans la deuxième partie du poème, Fane semble d'abord admettre, selon la croyance populaire, que la puissance de l'amour canin limite celle de son âme ; mais elle ajoute qu'en considérant son propre animal, elle ne peut plus douter du caractère divin de son âme. La présence divine dans son chien s'exprime à travers les métaphores de la bougie et du roseau qu'elle a utilisées plus haut dans le poème pour décrire l'immanence du divin dans la lumière et la musique :

[...] despite the gibes
Of those who deem you but a soulless thing,
I feel some ray of the Eternal Light,
Some note divine, is surely here indeed,
In rough-hewn torch I watch it beaming bright,
And recognise its music in the reed. (76)

Cette exploration de la conscience animale au fil des poèmes des victoriennes montre que c'est une interrogation fondamentale qui traverse les classes sociales et les milieux aussi bien radicaux que conservateurs. En sondant la conscience et l'âme animales, les femmes remplacent le matérialisme de la sélection et du pedigree par l'idéalisme de l'élection et du tempérament individuel.

Conclusion

Si la classification, la hiérarchisation et la distinction sont aux mains de la classe dirigeante, les poètes manipulent ces pratiques sélectives en rehaussant les caractéristiques morales de leurs propres animaux domestiques. Il est indéniable qu'elles renforcent la domination culturelle lorsqu'elles sélectionnent, chez leurs chiens, certains traits particulièrement prisés chez la bourgeoisie victorienne ; mais il est nécessaire de rappeler que certains poèmes canins présentent souvent une forme de résistance à l'ordre établi, notamment lorsque l'éloge du chien permet de remettre en cause la masculinité dominante ou de critiquer le système des classes sociales⁵⁴. En fait, le poème canin s'inscrit généralement à l'intérieur et à l'extérieur de la pensée dominante puisque la quête de progrès social manifeste dans la défense du droit et de la conscience des animaux conduit à

⁵³ Violet Fane, « 'Only a Dog' », *Betwixt Two Seas: Poems and Ballads* (London: John C. Nimmo, 1900) 75.

⁵⁴ Voir McDonnell 138.

la fois à renforcer la moralité conservatrice et à proposer un autre modèle domestique fondé sur des relations non hétéronormées. C'est le cas de certaines fictions et poèmes animaliers qui, sous couvert d'anthropomorphisme humaniste, rendent le chien à nouveau prisonnier, si ce n'est véritable victime, de l'environnement bourgeois. D'autres poèmes décrivent des pratiques sentimentales qui oppriment les chiens, faisant d'eux au mieux des « machines à aimer », au pire des souffre-douleur, des animaux objets ou de véritables objets sexuels.

L'exploration des pratiques et émotions subversives dans le poème canin pourrait s'inscrire dans la suite logique de l'étude menée par Monica Flegel sur les fictions animalières et la transgression de l'hétéronormativité bourgeoise⁵⁵. Selon elle, le roman canin met en évidence des modèles familiaux qui ne sont pas construits sur des représentations d'hétérosexualité normative. Le roman animalier permet ainsi l'*empowerment* des femmes au sein d'une relation de type patriarcal. Il y a fort à croire que le poème canin présente des tentatives comparables. Ainsi, l'étude des spécificités poétiques, en tant que production artistique et pratique culturelle, pourrait mettre en lumière des expériences peu conventionnelles et apporter des réponses surprenantes aux préoccupations sociales.

⁵⁵ Voir Monica Flegel, « Mistresses as Masters: Voicing Female Power Through the Subject Animal in Two Nineteenth Century Animal Autobiographies », ed. Margo DeMello, *Speaking for Animals: Animal Autobiographical Writing* (NY, London: Routledge, 2013) 89-101 et Monica Flegel, *Pets and Domesticity in Victorian Literature and Culture: Animality, Queer Relations, and the Victorian Family* (New York: Routledge, 2015).